

	Castrec Corentin : Né le 1-12-1864 à Pouldergat ; 1889, prêtre et professeur à Pont-Croix ; 1902, recteur de Gourlizon ; 1907, recteur de Guerlesquin ; décédé le 5-06-1927. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1927 p. 422-423.
--	---

M. Castrec disparaît à l'âge de 63 ans, prématurément emporté par un cancer au foie.

Né à Pouldergat, il avait, jeune encore suivi ses parents à Poullan. Après quelques années à l'école communale, tenue alors par les Sœurs blanches, il passa au Petit Séminaire de Pont-Croix. Petit glazik timide et doux, sympathique à tous et montrant pour le travail un goût et des dispositions vite remarquées, il y fit des études brillantes qui le mirent à la tête de son cours. Une vraie vocation le portait vers le Grand Séminaire. Il recevait la prêtrise en 1889, comme paroissien de Kerlaz où ses parents étaient venus s'établir au Riz-Huella l'année précédente.

Sa carrière sacerdotale allait se partager en deux étapes presque égales : 18 ans comme professeur à Pont-Croix, 20 ans comme recteur à Guerlesquin. 38 années. Trente-huit années d'un labeur sans éclat, sans bruit, mais dont l'efficacité se révélait dans l'attachement affectueux que lui gardaient ses élèves et que lui témoignèrent, avec une admirable unanimité, ses paroissiens de Guerlesquin.

M. Castrec n'était certes pas sans qualités extérieures. Avenant et aimable, aimant recevoir confrères et paroissiens, il gardait, il est vrai, à l'ordinaire une attitude réservée qui pouvait paraître, au premier abord, de la froideur. Ce n'était qu'un voile que sa timidité native et son tempérament peu expansif et indifférent aux banalités ordinaires des conversations courantes, jetaient sur un fond très riche de pensées et de sentiments. Il fallait pour le lui faire ôter, une provocation de l'amitié, ou milieu, l'intimité où la confiance autorise à la fois l'originalité et une certaine discontinuité du dialogue. Alors M. Castrec s'extériorisait. Et l'on entendait un causeur très fin, très au courant du mouvement des idées de son temps, heureux de se mouvoir dans une atmosphère d'intellectualité où il retrouvait l'acquis de ses nombreuses lectures et les souvenirs de ses expériences de professeur. D'ailleurs personnel, et tout le contraire d'un pédant, sa conversation et sa compagnie étaient de celle qu'aimait M. Belbéoc'h et, tous deux, également fermés et également sensibles à la confiance, s'ouvraient volontiers au contact l'un de l'autre pour des échanges d'impressions qu'on suivait avec intérêt.

Il faisait la cinquième à Pont-Croix depuis une quinzaine d'années, quand l'expulsion de janvier 1907 vint imprimer une nouvelle direction à sa carrière. Après sept mois de vacances forcées, il devint en octobre recteur de Guerlesquin. Il y fut surtout homme d'intérieur, admirablement secondé et complété, pendant 20 ans, par son dévoué et aimable vicaire, qui avait son affection et toute sa confiance.

Il eut, quelque temps après son arrivée, la joie de voir rouvrir l'école chrétienne des filles qui avait été fermée du temps de son prédécesseur, et de voir cette école, tenue par les Sœurs blanches, prendre un développement des plus consolants. M. Castrec l'aimait beaucoup et s'y intéressait

pratiquement autant que le lui permettait la modicité de ses ressources. On n'a pas trouvé dans ses tiroirs une somme suffisante pour couvrir les frais de ses obsèques et de son transfert à Kerlaz ; le bon Recteur néanmoins ne s'estimait pas assez dépourvu pour se dispenser d'attribuer à son école, dans un dernier geste de dévouement, une bonne partie de ses pauvres économies.

Ce qu'il aimait à Guerlesquin, avec l'instruction chrétienne des enfants, ce fut la beauté des cérémonies d'église. Âme délicate et toute en nuances, il voulait un chant non seulement décent et pieux, mais artistique. Sous sa direction, lui-même donnant l'exemple de l'exécution soignée de la mélodie liturgique, les filles de Guerlesquin chantaient merveilleusement.

Ce goût des choses divines, ce désintéressement connu de tous, une bonté et une délicatesse qui se sentaient à travers ses airs de timidité et de réserve, et que les paroissiens avaient vite appréciées à l'usage, lui avaient conquis à Guerlesquin les respects et l'affection de tous. Ce fut une désolation générale quand la paroisse apprit que son pasteur avait dû s'aliter et que ses jours étaient comptés.

La maladie avait, en effet, pris un cours violent devant lequel les médecins se déclaraient impuissants. Monseigneur, venu pour la confirmation, le consola et fut vivement frappé de sa force d'âme. Il se leva encore pour suivre des yeux, à travers les rideaux de sa fenêtre, le cortège magnifique qui accompagnait l'Evêque à son départ. Dès lors, ses comptes et ses papiers bien en règle, il s'abandonna à la volonté divine, lui offrant les souffrances terribles qui le tenaillaient. Il reçut en pleine connaissance, avec des sentiments très vifs de foi et de résignation, les sacrements des mourants. Le dimanche matin 5 juin, purifiée par la souffrance, son âme s'envolait vers les saints parvis.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1927, p. 422

